SHIMABUKU, PIEUVRES À L'APPUI

Par Judicaël Lavrador (https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador)
— 22 octobre 2018 à 17:46

Au Crédac d'Ivry-sur-Seine, l'artiste japonais féru de céphalopodes présente une série d'installations faites de matériaux récupérés auxquels il redonne vie.

Vue de l'exposition «Pour les pieuvres, les singes et les hommes», au Crédac, à Ivry-sur-Seine. Les tas de terre proviennent des chantiers de la ville. Photo André Morin. le Crédac

C’est une exposition d’œuvres modestes, nées d’idées simples et d’un cœur si tendre que, paradoxalement, rien ne semble pouvoir le fendre, tant il est accroché aux idéaux et à l’esthétique qui le font battre depuis la fin des années 90. Depuis cette époque, qui paraît si lointaine, où, en panne de ventes, en crise, l’art (et son marché) s’allège de marchandises et se passe de produire de nouveaux objets, de nouveaux de tableaux au profit d’expériences et de rencontres. Pour faire œuvre de constats un peu bêtas, Shimabuku se contente de son être-là, là où il se tient et où on l’invite, du contexte, des gens et des bêtes qui l’entourent. «Pour les pieuvres, les singes et les hommes», le titre de la rétrospective partielle qu’il présente au Crédac, à Ivry-sur-Seine, prend ainsi d’emblée la forme d’une adresse : l’art prend en compte, et au sérieux, ses innombrables destinataires, nous et les autres, le reste du monde, la faune (voire la flore) qui en constitue (en constituait) la plus grande part. Autant de considérations qui influent sur la forme et la taille des pièces de Shimabuku : sans grandiloquence ni bluff, sans justifications ni protocoles amphigouriques (on comprend tout), sans effets de manche ni débauches de moyens (l’artiste est une star que le Crédac peut se payer), le Japonais, né en 1969, livre des œuvres aux dimensions inversement proportionnelles à leur impact.

Bassine

Ça tient la marée, et la durée. En effet, contrairement à ces comparses de «Stazione Utopia» (expo manifeste organisée par Hans-Ulrich Obrist à la Biennale de Venise, en 2003, où il figure avec Pierre Huyghe, Philippe Parreno et d’autres qui mettent en scène une interaction avec le vivant), Shimabuku n’a pas enrichi ses moyens. Il se permet ainsi de faire œuvre de ce phénomène qui aura peut-être déjà sidéré n’importe quel cuistot du dimanche : *«Il y a des tomates et des citrons verts qui flottent, et d’autres qui coulent. Il y a des légumes qui flottent, et d’autres qui coulent. C’est quelque chose que j’ai toujours remarqué en cuisinant et que j’ai toujours trouvé mystérieux. Donc j’ai décidé de travailler sur cette chose mystérieuse, la laisser mystérieuse et simplement laisser les*

gens l'expérimenter comme cela.» Comme cela, littéralement : *Quelque chose qui flotte/quelque chose qui coule* (2010) est une installation avec casseroles pleines d'eau où flotte/coule fruits et légumes de la même espèce. Est-ce une allégorie de l'inégalité entre les hommes ? Un choix à faire ? Auquel préfère-t-on se comparer : au fruit qui, dépressif, faiblard, touche le fond de la bassine, ou bien à l'autre, de la même sève mais plus vaillant, crâneur, qui reste à flot ? Shimabuku ne donne pas dans le manichéisme. Il a trouvé une troisième voie, comme le révèle le cartel d'une pièce datant d'un après : *«Plus tard, j'ai découvert qu'au-delà des tomates et des citrons verts qui flottent et ceux qui coulent, il y en avait une autre sorte, qui nage.»* Saisi dans une courte vidéo, un hippocampe qui pourrait tout aussi bien être une grappe d'algues (à moins que ce ne soit l'inverse) nage en effet, paisible, entre deux eaux.

Herbes folles

L'expo prend cette position, se situant aussi bien dans le Crédac qu'au dehors. Quelques appuis de fenêtres de l'immeuble qui fait face aux baies vitrées du centre d'art sont ainsi encore ornés avec *Des fleurs pour les voisins,* que l'artiste a distribué en faisant du porte-à-porte pour associer les gens à son show. De même, les débris - morceaux de briques et de parpaings - qui se dressent à la verticale dans l'expo, sont-ils des résidus de bâtiments détruits en juillet dans la cité Gagarine voisine, tandis que les tas de terre où poussent des herbes folles ont été prélevés sur les chantiers en cours dans la ville. Shimabuku ne fait pas de son expo le lieu d'une tabula rasa : il en fait une serre chaude où les vies passées reprennent du poil de la bête et un peu de la visibilité sociale que les projets immobiliers rabotent.

Quant aux pieuvres, à qui l'expo s'adresse en partie, ce sont les meilleures amies de l'artiste, celles qu'il pêche (et relâche) inlassablement depuis ses débuts dans une quinzaine de projets retracés ici à travers des textes qui sont autant de pages arrachés à son journal intime. Le poulpe figure alors une espèce de baleine blanche de l'artiste, une quête de l'autre, une quête

des origines (y compris à travers l'expérimentation des méthodes ancestrales pour le pêcher au creux de pots en céramique), une tentative d'établir un contact avec le non-humain. Un projet au long cours qui l'obsède tellement que Shimabuku a douté parfois qu'il soit bien compris des humains. L'exposant au Brésil, il a pris soin alors de traduire les sous-titres des films qui le documentait par une voix off typiquement locale : celle de rappeurs du cru, des *repentistas,* chantant, hilares, une ballade épique à la gloire de l'artiste et de son animal de prédilection. Le Crédac profite d'ailleurs de l'expo de Shimabuku pour s'offrir un gros catalogue retraçant ses trente ans d'existence.

Judicaël Lavrador (https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador)

Shimabuku Pour les pieuvres, les singes et les hommes *Crédac, Ivry-sur-Seine (94). Jusqu'au 16 décembre. A signaler : parution de «Index, 30 ans du Centre d'art contemporain d'Ivry-le Credac». Rens. : credac.fr (https://credac.fr/v3/shimabuku)*